

Yockey et la Russie

Résumé

Alors que l'on considère généralement qu'il existe un fossé idéologique infranchissable entre le fascisme et l'URSS idéologique, tous les fascistes, voire tous les néo-nazis, n'ont pas adopté la position antisoviétique classique. Certains fascistes ont soutenu que l'élimination de Trotski par Staline était le premier signe que l'URSS changeait de direction et passait de ce qu'ils considéraient comme le « bolchevisme juif » à un type d'impérialisme russe collectiviste qui avait adapté les symboles et la rhétorique du communisme à ses propres objectifs, qui étaient nationaux et non internationaux. Ils ont pointé du doigt la dissolution du Komintern par Staline, l'épuration d'un grand nombre de vétérans bolcheviks et la substitution de l'appel au « socialisme dans un seul pays » à l'incitation à la révolution prolétarienne internationale. Les partis communistes étrangers sont devenus des instruments de politique étrangère et d'espionnage soviétique plutôt que des organes de fomeration de la révolution.

Figure excentrique et très active de l'immédiat après-guerre jusqu'à sa mort en 1960, Francis Parker Yockey, convaincu que les États-Unis étaient le principal ennemi de la culture européenne, en a conclu que l'URSS pouvait être utilisée par ceux qui souhaitaient voir l'Europe occupée se « libérer » (sic) des influences étrangères. Ce point de vue, peu orthodoxe dans les milieux de la « droite », a obtenu l'adhésion d'un nombre étonnamment grand d'anciens combattants jusqu'alors anticomunistes, dont des néo-nazis et des néo-fascistes tels que le général de division Otto Remer. Ces vétérans allemands d'extrême droite, qui avaient combattu l'URSS, ne voyaient aucune raison pour que l'Allemagne s'aligne désormais servilement sur la position antisoviétique des États-Unis pendant la guerre froide. Cet essai examine le développement d'une conception pro-soviétique chez l'un des représentants les plus actifs et les plus philosophiques de cette faction, Yockey. Cette attitude suscite à nouveau l'intérêt de certains groupes d'extrême droite, notamment les admirateurs occidentaux de l'universitaire russe Alexandre Douguine.

La Russie est porteuse de sens pour notre époque. Les actions de la Russie sont cruciales pour l'avenir de la civilisation face aux tendances à la mondialisation que favorisent les États-Unis et le capitalisme financier international. La Russie a connu un bref interrègne de subordination à la démocratie libérale et à l'oligarchie, d'abord sous Gorbatchev, puis sous Eltsine. L'ascension de Poutine a été en quelque sorte un coup d'État partiel, au moins contre la ploutocratie et le mondialisme.

Le philosophe Francis Parker Yockey, né aux États-Unis et spécialiste de la Densité occidentale, a été l'un des premiers penseurs à évaluer la situation de la Russie du point de vue de la realpolitik, à une époque où la droite américaine servait les intérêts de la mondialisation et du cosmopolitisme en s'alignant sur l'establishment américain pour battre les tambours de guerre contre l'URSS avec l'avènement de la guerre froide.

Dans cet essai, les attitudes de Yockey sont examinées dans leur rapport avec la Russie et replacées dans le contexte du présent et dans celui d'un futur proche.

Les Influences formatrices de Yockey : « Le communisme est juif »

Les années de formation de Yockey se situent dans le Chicago de la Dépression, où il s'installa en 1938 pour poursuivre ses études [1]. À cette époque, de nombreux Américains se tournèrent vers les expériences nouvelles que menaient l'URSS, l'Italie fasciste et l'Allemagne nationale-socialiste, pour trouver des réponses à leur situation difficile. La guerre idéologique qui se déroulait entre le marxisme et le fascisme se traduisit par une guerre matérielle en Espagne. En Europe et ailleurs, les catholiques voyaient dans la doctrine sociale de l'Église une réponse aux dogmes matérialistes du marxisme et du capitalisme [2]. Il en résulta souvent ce que l'on pourrait appeler de manière générique le « fascisme », mais que l'on peut qualifier plus précisément de « corporatisme » [3].

Le plus influent de ces mouvements aux États-Unis était la National Union for Social Justice, fondée par le populaire « prêtre de la radio », le père Charles Coughlin, qui était sorti de l'obscurité de sa paroisse de Royal Oak, dans le Michigan, en 1926, pour présenter une émission de radio dans laquelle il appelait ses millions d'auditeurs américains [4] à en finir avec les représentants du capitalisme financier et les bolcheviks. Son entreprise donna naissance à un mouvement de masse [5].

Yockey émergea de ce milieu en tant qu'activiste et penseur politique. Né en 1917, on sait que, dès 1934, il avait découvert Le Déclin de l'Occident de Spengler [6], qui allait exercer une influence déterminante sur lui tout au long de sa vie. Yockey était lié à la Silver Shirt Legion de Pelley, plus particulièrement, semble-t-il, en tant que conférencier [7]. Le premier écrit politique de Yockey semble avoir été The Tragedy of Youth, publié en 1939 dans le journal à grand tirage du père Coughlin Social Justice [8].

C'est pendant cette période d'agitation sociale que beaucoup aux États-Unis et dans le monde entier en vinrent à croire que l'expérience bolchevique en Russie était un mouvement juif [9]. Le slogan « Le communisme est juif » devint un article de foi dans de nombreux mouvements anticomunistes, dont ceux de Coughlin et de Pelley, qui virent le jour à l'époque,

Comme le montrent ses liens avec les mouvements de Pelley et de Coughlin, Yockey, dès son adolescence, fut attiré par la « droite » et les milieux anti-juifs. Comme on le sait, il fut séduit par le fascisme et le national-socialisme. Réformé pendant la Seconde Guerre mondiale, sa stature de brillant avocat lui permit d'obtenir un poste au sein du Ministère public auprès du tribunal des crimes de guerre et ainsi d'infiltrer et de prendre contact avec les derniers représentants du national-socialisme dans l'Allemagne d'après-guerre [10].

En 1947, Yockey se retira sur la côte irlandaise, où il écrivit son magnum opus *Imperium*, une œuvre spengerienne [11] dans laquelle il appela la civilisation occidentale en tant qu'organisme culturel [12] à accomplir son destin cyclique en créant un empire [13].

À cette époque, l'attitude de Yockey à l'égard de la Russie restait dans le moule « antisémite » orthodoxe dans la mesure où il continuait à considérer la Russie comme étant sous contrôle juif. Dans ce scénario conspirationniste, les États-Unis et l'URSS étaient généralement regardés comme deux pays dirigés par des Juifs et de connivence pour dominer le monde à l'instigation d'une petite coterie juive qui tirait les ficelles. Cette attitude persista chez les « antisémites » jusqu'à l'effondrement de l'URSS [14]. Cependant, même à cette époque, Yockey discerna une dichotomie sous-jacente dans le bolchevisme, qu'il considérait comme un produit étranger importé par des Juifs cosmopolites et sous lequel continuait d'exister le substrat de la vraie Russie avec sa propre âme et sa propre mission historique.

La lutte pour l'âme russe : deux factions dans le bolchevisme

Yockey s'appuya sur l'histoire de la Russie pour expliquer la dichotomie entre le bolchevisme juif et l'âme slave, affirmant qu'une telle division remontait à une époque antérieure à celle de Pierre le Grand et correspondait à deux façons de penser ; l'une cherchait à « occidentaliser » la Russie, en imposant des pensées et des formes importées aux masses slaves, qui étaient composées d'hommes aux « instincts forts » et enracinés. Il convient ici de garder à l'esprit que, pour Yockey, les formes et les pensées « occidentales » imposées à la Russie sont celles qui sont propres au dernier cycle de décadence ou Hiver de l'Occident au sens spenglerien [15] ; la morphologie de l'histoire de Yockey est fondamentalement

spenglerienne. Selon lui, les Juifs révolutionnaires et laïcs furent les agents qui imposèrent les idées et les formes « occidentales » à la Russie dans la mesure où celles-ci représentaient les formes matérialistes et les théories économiques inhérentes au dernier stade de la civilisation occidentale, l'école du libre-échange et l'école marxiste [16] étant des reflets inversés l'une de l'autre [17].

Yockey qualifiait Moscou de « Troisième Rome », la nouvelle Byzance, dédaigneuse de l'Occident, alors en pleine décadence. Cette vue a beaucoup d'importance pour le présent et le futur proche.

Dans Imperium, Yockey déclare à propos de la Russie :

« La Russie, la vraie, la spirituelle, est primitive et religieuse. Elle déteste la culture occidentale, la civilisation, les nations, les arts, les formes d'État, les idées, les religions, les villes, la technologie. Cette haine est naturelle et organique, car cette population se trouve en dehors de l'organisme occidental et tout ce qui est occidental est donc hostile à et mortel pour l'âme russe.

« La vraie Russie est celle que le pétrinisme a essayé de briser. C'est la Russie d'Ilya Mouromets, de Minine, d'Ivan le Terrible, de Pojarski, de Théophile de Pskov, d'Avakkum, de Boris Godounov, d'Arakcheïev, de Dostoïevski, des Skoptzy et de Vassili Chouiski. C'est la Russie de Moscou, « la troisième Rome », l'héritière mystique de Rome et de Byzance. Il ne peut pas y en avoir une quatrième », écrivait le moine Théophile. Cette Russie s'identifie à l'humanité et méprise l'Occident pourri « [18].

Yockey identifie cette « occidentalisation » spécifiquement à la philosophie rationaliste importée par l'élément juif de « distorsion culturelle » [19] :

« La Russie étant primitive, son centre de gravité spirituel se trouve dans l'instinct et c'est ainsi que, même pendant le XIXe siècle égalitaro-rationaliste, la Russie fut une terre de pogroms. Le Russe se sentait totalement étranger à la Culture-Etat-Nation-Église-Race du Juif et le régime tsariste confina les Juifs dans une zone de résidence qui leur était réservée.

« La Russie des classes supérieures, la couche occidentalisée, qui jouait avec la philosophie matérialiste occidentale, parlait allemand et français, voyageait dans les stations thermales d'Europe et s'intéressait à la politique des cabinets européens, était l'objet de la haine féroce des Russes purs, les Nihilistes, qui incarnaient l'idée implicite de la destruction complète de l'Occident et de la russification du monde. Que

cette grande idée destructrice se soit exprimée sous la forme religieuse de l'affirmation de la seule vérité du christianisme orthodoxe oriental ou, plus tard, sous la forme politique de la slavophilisme et du panslavisme, ou encore sous la forme actuelle du marxisme-bolchevisme, son impératif intérieur reste la destruction de tout ce qui est occidental, dont elle a le sentiment qu'il étouffe l'âme russe. » [20]

Dès 1948-49, Yockey soutenait que le « bolchevisme » pouvait être mis au service d'un impérialisme panslave qui devait se manifester avec l'ascension de Staline, après le renversement de la faction bolcheviste juive dirigée par Trotsky. Yockey examinera ces questions en détail en 1952, à l'occasion des Procès de Prague, sur lequel nous reviendrons plus loin. Yockey décrit clairement les deux factions à l'œuvre au sein du bolchevisme à cette époque, factions qui avaient toutes deux pour objectif la destruction de l'Occident :

« Il y a donc deux Russies : le régime bolchevique et, en dessous, la vraie Russie. Le bolchevisme, avec son culte de la technologie occidentale et sa théorie étrangère stupide de la lutte des classes, n'exprime pas l'âme de la vraie Russie. Celle-ci a éclaté dans l'insurrection des Streltsy contre Pierre le Grand et de Pougatchev contre Catherine la Grande. Dans sa rébellion, Pougatchev et ses paysans massacrèrent tous les officiers, fonctionnaires et nobles qui tombèrent entre leurs mains. Tout ce qui avait un lien quelconque avec l'Occident fut brûlé ou détruit. Des tribus entières se joignirent au mouvement de masse. Il se poursuivit pendant trois ans, de 1772 à 1775 et la cour de Moscou elle-même fut un temps en danger. Lors de sa mise en accusation après sa capture, Pougatchev expliqua que c'était la volonté de Dieu qu'il châtie la Russie. Cet esprit est toujours là, puisqu'il est organique et il ne peut être détruit ; il doit s'exprimer. C'est l'esprit du bolchevisme asiatique, qui est actuellement attelé au bolchevisme du régime de Moscou, avec son obsession pour l'économie et la technique [21] [nous soulignons].

À l'époque où il écrivit Imperium, Yockey continuait de considérer les Russes, du point de vue hitlérien, comme des hordes mongoles destructrices prêtes à fondre sur les frontières de l'Occident. La stratégie qu'il préconisait consistait pour l'Occident à exploiter la division entre les factions russes et juives au sein du régime de Moscou.

« La Russie est divisée intérieurement ; le régime en place ne représente pas l'âme véritable, asiatique, religieuse, primitive ; il est au contraire une caricature technologique du pétrinisme et cette relation, par sa nature, fait que, un jour, ce régime peut connaître le même sort que les Romanov. Cette scission peut être utilisée contre la Russie, tout comme celle-ci essaie de fomenter des révoltes intérieures chez ses ennemis politiques. Une telle tactique a été utilisée avec succès par l'Occident contre le régime des Romanov en 1917. En vertu de sa situation physique à la frontière de l'Occident, la Russie sera et devra

toujours rester l'ennemi de l'Occident, tant que ces populations seront organisées en une unité politique » [22].

Quelle qu'ait été à l'époque l'attitude de Yockey à l'égard des Russes en tant que « race » ou, plus précisément, selon sa terminologie, en tant que Culture-Peuple-État-nation [23], les Procès de Prague l'amènerent à changer de position à l'égard de la Russie, dans la mesure où il en vint à considérer l'occupation russe de l'Europe comme un rempart contre l'occupation américaine, à ses yeux plus destructrice – physiquement, culturellement et économiquement – que la première. Il allait ainsi devenir partisan de l'occupation soviétique de l'Europe au plus fort de l'ère de la guerre froide, tout en défendant les lignes neutralistes de nombreux dirigeants du tiers monde. L'antiaméricanisme plutôt que l'antisoviétisme allait devenir sa principale préoccupation.

L'Europe : entre Moscou et Washington

En 1949, Yockey, n'ayant pas réussi à persuader Mosley d'accepter ses idées, ni même l'offre qu'il lui avait faite de reconnaître la paternité d'Imperium [24], fonda avec quelques autres ex-Mosleyites l'European Front of Liberation. Malgré son orientation idéologique et intellectuelle, le Front organisa des réunions publiques [25] et tenta de rendre l'idéologie de Yockey accessible à un public plus large qu'on ne pourrait le supposer. Yockey rédigea le manifeste de l'EFL, *The Proclamation of London*, synthèse convaincante d'Imperium. Dans ce dernier texte, Yockey déclare à propos de la Russie :

« L'Europe connaît l'identité de l'ennemi intérieur et sait de quoi il est responsable. Elle sait qu'il est le pire ennemi de l'Europe, parce qu'il se fait passer pour un Européen, mais l'Europe a des ennemis extérieurs envers lesquels elle doit aussi adopter une position définitive.

« Les ennemis extérieurs sont le régime bolchevique de Moscou, le régime bolchevique judéo-américain de Washington et la Culture-État-Nation-Race du Juif, qui a maintenant créé un nouveau foyer d'intrigues à Tel-Aviv, qui est un second New York » [26].

Ainsi, en 1949, Yockey considérait que l'Europe était en butte à l'hostilité des deux super-puissances, comme l'avait été l'Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale. Les « deux ennemis extérieurs » voyaient

« ...l'Europe, [comme une] population arriérée attendant d'être rééduquée par le clown mondial américain et le Juif sadique ; l'Europe, [comme un] laboratoire dans lequel Moscou se livrait à de gigantesques expérimentations sociales et New York et Tel Aviv se livraient à des expériences génocidaires ; l'Europe, [comme une] messe noire de procès à spectacle, de persécutions rétrogrades, de trahison, de terreur, de désespoir et de suicide. » [27]

Selon Yockey, la Russie avait amené sur « le sol sacré de l'Europe » les Asiatiques ; l'Amérique, les Noirs ; et les Juifs régnait sur le tout [28].

C'était encore l'époque où l'Allemagne était occupée par les forces américaines à l'Ouest et par les forces soviétiques à l'Est, mais l'alliance entre les États-Unis et l'URSS ne durera pas, ce qui est fondamental pour comprendre la nouvelle orientation de Yockey envers la Russie. Le point 5 de la déclaration programmatique de l'EFL, rédigée en 1949, porte sur la « Purification de l'âme de l'Europe de la syphilis éthique de Hollywood et du bolchevisme marxiste de Moscou ».

Le seul espoir de l'Europe était d'incarner une Idée spirituelle, distincte du matérialisme superficiel et éphémère des puissances occupantes :

« Mais ces conditions ne sont qu'extérieures, matérielles. L'âme de l'Europe ne peut être occupée, gouvernée ou dominée par des étrangers à la culture [Culture-aliens]. Seul un matérialiste pourrait penser que la possession des attributs visibles du pouvoir garantit la pérennité éternelle du pouvoir » [29].

Cependant, même dans l'après-guerre, la Russie, contrairement aux États-Unis, semble avoir été pour Yockey une préoccupation très secondaire par rapport à la « libération » et au « destin » de l'Europe. Alors qu'il considérait que l'influence de la Russie s'exerçait avant tout sur l'existence matérielle, il voyait dans les États-Unis un virus qui rongeait l'âme même de l'Europe par une distorsion culturelle omniprésente.

En 1949, Yockey déclara :

« Ainsi, le Front de libération annonce maintenant à l'Europe ses deux grandes tâches : (1) l'expulsion complète de tout ce qui est étranger à l'âme et au sol de l'Europe, le nettoyage de l'âme européenne

des scories du matérialisme et du rationalisme du XIXe siècle avec son culte de l'argent, la démocratie libérale, la dégénérescence sociale, le parlementarisme, la lutte des classes, le féminisme, le nationalisme vertical, le capitalisme financier, l'Etatisme étriqué, le chauvinisme, le bolchevisme de Moscou et de Washington, la syphilis éthique d'Hollywood et la lèpre spirituelle de New York ; (2) la construction de l'Imperium de l'Europe et l'actualisation de la volonté européenne, d'origine divine, d'un impérialisme politique illimité. » [30]

Dans un commentaire du point 5 du programme de l'ELF, publié anonymement dans Frontfighter en 1952, il était déclaré que le « virus du bolchevisme juif » [est] plus compréhensible et donc moins dangereux » que la « syphilis éthique d'Hollywood » [31].

La Russie pouvait être vaincue militairement par une Europe unie, mais l'Europe devait vaincre l'Amérique à des niveaux beaucoup plus profonds, c'est-à-dire aux niveaux spirituel et culturel. En 1949, Yockey jugeait également que l'occupation de l'Europe par les deux superpuissances rivales les amènerait tôt ou tard à une confrontation à laquelle les Européens devaient rester étrangers. Il ne pensait pas que la Russie pouvait envahir l'Europe et la tenir militairement pendant très longtemps et considérait donc comme chimérique l'idée selon laquelle l'Europe ne vivrait en sécurité que sous le parapluie militaire américain. Il rappela également aux Européens que, pendant qu'ils combattaient le bolchevisme lors de la dernière guerre, Washington fournissait des armes à l'armée russe :

« Le Front de libération ne permettra pas à l'Europe de se laisser distraire par la situation du moment, dans laquelle les deux bolchevismes grossiers de Washington et de Moscou préparent une troisième guerre mondiale. Dans ces préparatifs, les arriérés culturels (Culture-Retarders), les ennemis intérieurs, les libéraux-communistes-démocrates sont de nouveau à leur poste : d'une seule voix, les Churchill, les Spaak, les Mensonges, les de Gaulle, croassent que Washington va sauver l'Europe de Moscou ou que Moscou va arracher l'Europe à Washington. Rien n'étaye cette propagande » [32].

Les déclarations de Yockey allaient exercer une influence sur de nombreux vétérans de guerre et nationalistes allemands au début de la guerre froide.

Les procès de Prague

En 1952, un événement se produisit en Tchécoslovaquie qui le fit changer complètement de tactique. Il expliqua dans son essai *The Prague Treason Trial* [33] que l'importance des procès tenait à ce qu'ils marquaient la réaffirmation du bolchevisme russe par rapport au bolchevisme juif.

« Le vendredi 27 novembre, le monde a été secoué par un événement qui, bien qu'insignifiant en soi, aura des répercussions gigantesques sur les événements à venir. Il aura ces répercussions parce qu'il provoquera nécessairement une réorientation politique dans l'esprit de l'élite européenne.

« Cet événement a été la conclusion des procès pour trahison des Juifs de Prague et leur condamnation à mort » [34].

Les circonstances des procès de Prague sont les suivantes : fin 1951, Rudolf Slánský, secrétaire général du Parti communiste tchécoslovaque, fut arrêté pour « activités antiétatiques ». Un an plus tard, lui et treize coaccusés furent jugés comme « traîtres trotskystes-titoïstes-sionistes ». Il est intéressant de noter que les termes « trotskyste » et « sioniste » furent utilisés conjointement. Ils furent accusés d'espionnage et de sabotage économique pour le compte de la Yougoslavie, d'Israël et de l'Occident. Onze des quatorze accusés furent condamnées à mort, les trois autres à la prison à vie. Slánský et les onze autres furent pendus le 3 décembre 1952. Sur les quatorze accusés, onze étaient Juifs et furent identifiés comme tels dans l'acte d'accusation. De nombreux autres Juifs furent accusés d'avoir participé à la conspiration, dont le juge Frankfurter de la Cour suprême des États-Unis, décrit comme un « nationaliste juif » et le Yougoslave Mosha Pijade, comme un « idéologue juif titoïste ». Le complot contre l'État tchécoslovaque avait été ourdi lors d'une réunion secrète à Washington en 1947 entre le président Truman, le secrétaire Acheson, l'ancien secrétaire au Trésor Morgenthau et les Israéliens Ben Gourion et Moshe Sharett. Dans l'acte d'accusation, Slánský était décrit comme étant « de par sa nature même un sioniste » qui, en échange du soutien américain à Israël, avait accepté de placer « des sionistes dans des secteurs importants du gouvernement, de l'économie et de l'appareil du Parti ». Le plan prévoyait l'assassinat du président Gottwald par un médecin « franc-maçon »[35].

Dans un tel contexte, il est facile de comprendre que Yockey ait pu voir les procès à travers le prisme de l'URSS et du sionisme, tout comme il est difficile de comprendre que les « antisémites » aient pu s'obstiner à considérer que ces événements faisaient partie d'un stratagème conçu par les sionistes et les communistes. De même, il est intéressant de noter que, en 1968, les sionistes furent de nouveau accusés d'être les cerveaux de l'insurrection qui venait d'avoir lieu contre l'État tchécoslovaque [36].

Yockey affirme que, dans l'immédiat après-guerre, les deux alliés, les États-Unis et l'URSS, agirent de concert et que leurs relations avec Israël dès 1948 furent une parfaite illustration de leur collusion :

« Pendant les années 1945 et 1946, la coalition entre les Juifs, Washington et Moscou a fonctionné parfaitement et sans friction. Lorsque l' »État » d'Israël a été créé à la suite d'une agression armée de la part des Juifs, le monde entier, dominé par Moscou et Washington, a chanté des hymnes de louange. Washington a reconnu de facto le nouvel « État » dans les heures qui ont suivi la proclamation de son existence. Moscou a surpassé Washington en matière de pro-judaïsme en accordant à Israël une reconnaissance de jure. Washington et Moscou rivalisent d'ingéniosité pour plaire à l'État d'opérette d'Israël et l'aident par tous les moyens moraux et matériels. Les diplomates russes se sont vantés d'avoir enfin, à Haïfa, un port en eau chaude » [37].

Je crois que ceux qui voient dans l'attitude pro-israélienne de Moscou dans les premières années de la fondation d'Israël une indication que l'URSS était sous l'emprise d'un régime juif sont dans l'erreur. Staline, dès qu'il eut éliminé Trotski et les trotskistes russes, fit en sorte que l'URSS se démarque des objectifs du régime américain et finisse par s'y opposer. Yockey laisse au moins entendre que le soutien de Moscou à Israël était pragmatique, car il permettait aux Soviétiques de prendre pied dans la région par l'intermédiaire d'Israël ; et l'on pourrait même ajouter que le pacte germano-soviétique avait été dicté tout autant par le pragmatisme [38]. Comme nous le verrons plus loin, Yockey se rendit compte que Staline avait fait obstacle au gouvernement mondial proposé par le régime de Washington au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.

Comme le note Yockey, l'alliance entre l'URSS et Israël ne tint pas longtemps. De nombreux historiens conspirationnistes ont considéré que la rupture de cette alliance était un subterfuge pour attirer les Arabes dans l'orbite soviétique dans le cadre d'un complot entre les États-Unis, l'URSS, Israël et la juiverie en vue de dominer le monde. Suivant cette théorie de la conspiration, le monde était divisé en deux blocs de pouvoir dirigés respectivement par les États-Unis et l'URSS et la guerre froide était une stratégie visant à faire peur à tous les autres pays pour qu'ils rejoignent l'un ou l'autre de ces deux blocs, qui finiraient par fusionner dans un gouvernement mondial. Ce point de vue, qui repose sur une interprétation superficielle de faits tels que les transferts américains de technologie et d'argent à l'URSS, dont les motifs possibles dépassent le cadre de cet article, est insoutenable. Historiquement, le fait saillant est qu'un tel gouvernement mondial aurait pu être facilement réalisé directement après la Seconde Guerre mondiale par le biais de l'Organisation des Nations unies, si l'URSS ne s'y était pas opposée.

« Et maintenant, quelques années après, Israël rappelle ses ‘ambassadeurs’ en poste dans les États vassaux de la Russie et intensifie sa politique anti-russe depuis sa citadelle américaine. Les Juifs inconstants d’Israël et d’Amérique s’écrient que Staline marche sur les traces de Hitler. Toute la presse américaine bouillonne de fureur face à l’antisémitisme en Russie. L’antisémitisme, prévient le New York Times, est la seule chose que l’Amérique ne tolérera pas dans le monde.

« Pourquoi ce bouleversement ? » [40]

Peu d’hommes de « droite » semblent se rendre compte que c’est Staline qui rejeta l’idée de poursuivre l’alliance du temps de guerre avec les États-Unis et d’aider à la création d’un gouvernement mondial, que les oligarques espéraient créer au lendemain de cette guerre, tout comme ils avaient espéré le créer via la Société des Nations au lendemain de la Première Guerre mondiale. Yockey écrit que la première rupture majeure dans les relations américano-soviétiques, que nous pourrions considérer comme le début de la guerre froide,

« ... a commencé au début de 1947 avec le refus russe de céder une partie de sa souveraineté aux soi-disant ‘nations unies’ dans le cadre du ‘contrôle’ de l’industrie des armes atomiques. Les hommes d’État juifs, dont la métaphysique est matérialiste, croient fermement à la puissance militaire ‘absolue’ des armes atomiques et ont considéré que le succès de leur politique dépendait donc de leur contrôle total de ces armes. Ce contrôle, ils le possédaient déjà en Amérique au moyen de la Commission de l’énergie atomique, spécialement créée et constituée pour être hors de portée du Congrès et responsable uniquement devant le Président, qui est, selon les règles pratiques de la politique intérieure américaine, une personne nommée par la Culture-État-Nation-Peuple-Race du Juif. Ils ont cherché à obtenir au même degré le contrôle des armes atomiques en Russie et ont utilisé le dispositif des ‘nations unies’ pour soumettre un ultimatum aux dirigeants russes sur cette question. [41]

« C’était à la fin de 1946, lorsque le culte de l’atome battait son plein et que l’esprit de presque tous les pauvres hommes d’État qui dirigent aujourd’hui les affaires politiques du monde était fantastiquement dominé par une simple bombe explosive... Ainsi, l’ultimatum judéo-américain de la fin de 1946 a été rejeté et, au début de 1947, la préparation de la troisième guerre mondiale a commencé. »

« Ce refus russe a contrecarré les plans des dirigeants juifs, qui étaient de transférer la souveraineté russe et américaine aux ‘nations unies’, un instrument de la Culture-État-Nation-Peuple-Race juive. On ne pouvait guère s’attendre à ce que l’Amérique, toute docile et politiquement inconsciente qu’elle fût,

abandonne sa souveraineté alors que la seule autre puissance mondiale refusait inconditionnellement de céder la sienne, si bien que toute cette politique a dû être mise au rebut » [42]

Alors que les conspirationnistes de droite citent l'éminent historien américain Dr Carroll Quigley, ils ignorent ce qu'il a écrit sur l'URSS de l'après-guerre [43]. Quigley a cependant beaucoup à nous apprendre sur les relations entre les États-Unis et l'URSS à l'époque. La question de l'internationalisation de l'énergie atomique, évoquée par Yockey, est présentée par Quigley, partisan d'un gouvernement mondial, comme « l'exemple le plus important du refus des Soviétiques de coopérer et de leur insistence à retomber dans l'isolement... » [44].

Le projet d'internationalisation de l'énergie atomique avait été baptisé « Plan Baruch », du nom de Bernard Baruch, plutocrate sioniste et éternel conseiller des présidents américains, qui dirigeait un Comité de citoyens conjointement avec un Comité du Département d'État [45].

Dans ses mémoires, Gromyko, membre la Commission de l'énergie atomique de l'ONU à l'époque, déclara, au sujet Plan Baruch :

« L'intention réelle devait être camouflée par la création d'un organisme international chargé de surveiller l'utilisation de l'énergie atomique. Cependant, Washington n'a même pas essayé de cacher le fait qu'elle avait l'intention de prendre la tête de cet organisme, de garder entre ses mains tout ce qui concernait la production et le stockage de matières fissiles et, sous couvert d'inspection internationale, de s'immiscer dans les affaires de nations souveraines » [46].

Bertrand Russell, le célèbre pacifiste qui pensait que la meilleure façon d'établir la paix mondiale était de bombarder l'URSS avant qu'elle ne devienne trop puissante [47], fit cette remarque sur le Plan Baruch :

« Le gouvernement américain... a tenté... de donner suite à certaines des idées que les scientifiques atomiques avaient suggérées. En 1946, il a présenté au monde ce qu'on appelle aujourd'hui 'le plan Baruch'. Malheureusement, certains aspects du plan Baruch ont été jugés inacceptables par la Russie, comme il fallait s'y attendre. C'était la Russie de Staline, fière de sa victoire sur les Allemands, méfiante, non sans raison, à l'égard des puissances occidentales et consciente que, aux Nations Unies, elle pouvait presque toujours être mise en minorité » [48].

Gromyko raconte également comment l'URSS torpilla le projet de gouvernement mondial porté par l'ONU. Son témoignage réfute une autre des principales thèses conspirationnistes de la droite, selon laquelle l'ONU avait été créée conjointement par les États-Unis et l'URSS ou, du moins, qu'elle faisait partie d'un « complot communiste ». Les États-Unis souhaitaient que le pouvoir au sein de l'ONU soit confié à l'Assemblée générale et que les décisions soient prises à la majorité des voix. Un tel système parlementaire aurait permis aux États-Unis de corrompre les États membres pour obtenir le nombre de voix requis, quelle qu'ait été la question. En revanche, l'URSS insista pour que le Conseil de sécurité ait le dernier mot et que chaque membre du Conseil ait le droit de veto, ce qui signifiait effectivement que l'ONU ne pourrait pas fonctionner comme les États-Unis l'avaient prévu. Gromyko écrit à ce sujet : « La position américaine a en fait permis de transformer l'ONU en un instrument permettant d'imposer la volonté d'un groupe à un autre, avant tout l'Union soviétique, seul membre socialiste du Conseil » [49].

Cette situation déboucha sur la guerre froide. Yockey poursuit : « Les dirigeants juifs ont ensuite tenté de persuader le régime de Staline, par l'encerclement et la menace de la « guerre froide », qu'il était vain de résister... » [50].

En raison de son rejet de l'ultimatum sur les armes atomiques, la Russie rencontrait maintenant une opposition à sa politique partout, en Autriche, en Allemagne, en Corée, en Finlande. Ces mêmes publicistes américains qui étaient devenus si habiles à expliquer le besoin de « sécurité » de la Russie alors que celle-ci s'emparait successivement de plusieurs pays, retournèrent soudain contre elle l'accusation d'« agresseur... »[51].

Les procès de Prague avaient ainsi revêtu une autre signification, que Yockey explique en ces termes :

« Les procès de Bohême ne sont ni le début ni la fin d'un processus historique, ils sont simplement un tournant indéniable. Désormais, tous doivent nécessairement réorienter leur politique en fonction de l'évolution incontestable de la situation mondiale. La politique de l'autruche est un suicide. Le discours sur la 'défense contre le bolchevisme' appartient maintenant au passé, tout comme l'expression absurde de 'défense de l'Europe', à une époque où chaque centimètre du sol européen est dominé par les ennemis mortels de l'Europe, ceux qui cherchent à tout prix son extinction politique-culturelle-historique » [52].

Comme l'a discerné avec perspicacité Yockey, le geste symbolique qui avait été fait à la structure de pouvoir internationaliste à Prague changea la situation mondiale non seulement pour les États-Unis, mais aussi pour « ceux qui croient au destin de l'Europe ». C'est pourquoi, qu'ils soient des penseurs ou des militants, ils doivent désormais considérer l'URSS non pas comme une menace pour l'Europe, mais comme un allié dans la libération de l'Europe.

« Ce même despotisme barbare appelé empire russe et présidé par le gros paysan Staline — Djougachvili qui règne par sa ruse sur un khanat plus grand que tous ceux qui furent fondés par le puissant Gengis, est aujourd'hui le seul obstacle à la domination de la terre entière par l'instrument appelé 'nations unies'. Ce vaste empire russe a été créé par la haine judéo-américaine de l'Europe-Allemagne. Pendant la Seconde Guerre mondiale, afin d'empêcher Staline et son entourage nationaliste-religieux panslave de conclure la paix avec l'Europe-Allemagne, les dirigeants juifs-américains ont livré à la Russie des quantités inouïes d'équipements militaires et lui ont prodigué des promesses, des cadeaux et des avantages politiques comme jamais auparavant. » [53]

Yockey explique de manière convaincante l'importance des procès de Prague :

« Il est maintenant possible d'indiquer les évolutions qui ont été rendus inévitables par la rupture nette que marquèrent les procès de Prague.

« Tout d'abord et c'est le plus important pour ceux d'entre nous qui croient à la Libération de l'Europe et à l'Imperium de l'Europe : c'est le début de la fin de l'hégémonie américaine sur l'Europe... [54]

« Il est évident que les événements qui ont été assez extraordinaires pour forcer Staline à réorienter toute sa politique mondiale et à devenir ouvertement anti-juif auront le même effet sur l'élite européenne [55] ...

« Pas plus que la Russie l'Amérique ne peut revenir sur les procès de Prague. Il est désormais impossible de revenir en arrière. Ils constituent une déclaration de guerre de la Russie à l'encontre des dirigeants juifs américains, que la presse russe continue ou non d'envelopper sa dénonciation de l'antisémitisme dans des explications floues. En politique, ce qui compte avant tout, ce n'est pas ce que l'on dit, mais ce que l'on fait. Le fait est que les dirigeants russes tuent des Juifs pour trahison envers la Russie, pour collaboration avec l'entité juive. On ne peut ni le nier ni rien n'y changer. L'élite européenne sera forcée de constater ce fait et gouvernera en conséquence. La Russie a publiquement désigné devant le monde

son ennemi puissant et a ainsi mis un terme à toute controverse sur la question de savoir qui est le véritable pouvoir bénéficiaire de l'hégémonie américaine en Europe [56].

« Désormais, l'élite européenne pourra s'imposer de plus en plus dans les affaires et elle forcera les dirigeants juifs américains à rendre, étape par étape, la garde du destin européen à l'Europe, à ses meilleures forces, à ses dirigeants naturels. Si les dirigeants juifs américains refusent, les nouveaux dirigeants de l'Europe les menaceront avec le croquemitaine russe. En jouant ainsi la Russie contre les dirigeants juifs américains, l'Europe peut réaliser sa libération, peut-être même avant la troisième guerre mondiale. [57]

« Pour nous, en Europe, les procès sont les bienvenus ; ils clarifient les choses. Les adversaires se sont maintenant définis...

» Il était déjà stupide de demander à l'Europe de se battre pour l'Amérique, il était déjà idiot de lui demander de 'se défendre contre le bolchevisme'... Y a-t-il un seul Européen – un seul – qui répondrait à cet appel à la guerre ? Mais aujourd'hui, c'est visiblement, sans qu'elle puisse s'en cacher, la raison d'être de la coalition contre la Russie, car la Russie a désigné son principal ennemi, son unique ennemi et les dirigeants panslaves rustres et sournois du Kremlin ne sont pas enclins à la frivolité en matière de politique étrangère.

« Nous répétons notre message à l'Europe : aucun Européen ne doit jamais se battre, sauf pour l'Europe souveraine ; aucun Européen ne doit jamais combattre un ennemi de l'Europe au nom d'un autre ennemi » [58].

L'ennemi de l'Europe

La stratégie de Yockey consista désormais à présenter l'occupation soviétique de l'Europe de l'Est comme un rempart contre l'occupation militaire américaine de l'Europe de l'Ouest, notamment contre l'asservissement du cœur de l'Europe, l'Allemagne. Le message de Yockey, selon lequel l'Europe devait maintenir une position neutraliste pendant la guerre froide et répudier la rhétorique antisoviétique déguisée en anticomunisme et même en patriotisme, trouva un écho parmi les vétérans antibolcheviks de la dernière guerre. Comme le déclara Yockey dans The Prague Treason Trial, ces vétérans qui avaient mené une guerre sanglante contre l'URSS pendant la Seconde Guerre mondiale

n'étaient pas prêts à combattre les Russes sur ordre de l'Amérique dans le but de maintenir l'Europe sous l'hégémonie américaine. Il voyait juste.

Les principaux contacts de Yockey en Europe étaient le général de division Otto Remer et les membres de son Parti socialiste du Reich allemand (SRP), fondé en 1949 [59]. Le principal collaborateur américain de Yockey était H. Keith Thomson qui s'était réinscrit sur le registre du Département d'État américain comme représentant américain du Parti socialiste du Reich [60].

En 1948, Yockey avait écrit un certain nombre de chapitres qui devaient trouver place dans Imperium. Il ne les y inséra pas « pour des raisons personnelles » [61]. Cependant, en 1953, le manuscrit fut publié en allemand et en Allemagne sous le titre de *Der Feind Europas* [62]. Son intention était apparemment de publier *Der Feind* pour l'instruction des dirigeants du SRP [63], qui avaient adopté une position neutraliste vis-à-vis de la Russie. Cependant, les exemplaires du livre furent saisis et détruits par les autorités allemandes [64].

L'Ennemi de l'Europe est une réaffirmation concise des principales idées d'Imperium. Cependant, Yockey révisa les derniers chapitres pour les aligner sur ses vues sur les évolutions qui avaient eu lieu dans le bloc soviétique à l'époque des procès de Prague [65]. Si Yockey maintenait son parti pris plutôt hitlérien à l'égard des Russes, qu'il considérait comme dépourvus de tout sentiment d'une mission ou d'un destin élevé, comme des « barbares extérieurs » sur le plan culturel, il préconisait politiquement une réorientation des libérateurs européens vers une attitude pragmatique à l'égard de l'URSS.

Yockey répéta que l'occupation russe de l'Europe serait moins néfaste que l'occupation américaine. Il pensait que la culture occidentale supérieure résisterait à l'occupation militaire américaine et que les Russes finiraient par succomber à une relation symbiotique, ce qui permettrait aux porte-drapeaux de la culture européenne d'infilttrer le bloc soviétique à tous les niveaux, y compris le Kremlin lui-même. L'occupation de l'Europe par la Russie n'aboutirait pas à la russification, mais à l'europeanisation de la Russie et à une « nouvelle symbiose Europe-Russie » pacifique [66].

Pour Yockey, l'occupation russe était en outre préférable à l'américaine parce qu'elle entraînerait l'élimination du « traître intérieur », cette classe de politiciens incarnée par Churchill qui, tout en faisant partie de l'héritage culturel occidental, agissait contre les intérêts européens sur ordre du régime de Washington. Sans le « traître intérieur », l'étatisme étriqué qui divisait l'Europe céderait la place à l'intégration européenne sous les auspices de la Russie [67].

Dans le cadre de ce réalignement, Yockey recommanda une résistance clandestine à l'occupation américaine et, simultanément, une campagne pro-soviétique. Il finit naturellement par attirer l'attention de divers services de renseignement et de police.

Yockey semble avoir adopté une orientation pro-russe dès le début de ses activités en Europe. Un rapport du FBI de 1953 sur lui [68] indique que, selon des informateurs, dès 1949, lors de la réunion inaugurale de l'EFL tenue en privé dans l'appartement londonien de la baronne von Pflugl,

« Yockey se lança immédiatement dans une attaque contre l'Union Mouvement, qu'il décrivit comme un instrument de la politique américaine. En allemand, qu'il parlait couramment, il commença à faire l'éloge de la politique allemande en Allemagne, en faisant notamment référence à la soi-disant armée de Seydlitz et Paulus. Yockey demanda de l'aide pour organiser en Allemagne de l'Ouest un groupe secret de partisans qui seraient prêts à collaborer avec les autorités militaires soviétiques pour mener des actions contre les puissances occupantes occidentales » [69].

Le rapport indique ensuite que Yockey parla de l'orientation de l'Allemagne vers l'Est. Il parla également de son objectif de créer un journal à grande diffusion qui se spécialisera dans les campagnes anti-américaines [70].

L'un des principaux collaborateurs britanniques de Yockey, Guy Chesham, ancien membre de l'Union Movement de Mosley, définit une politique d'infiltration des organisations nationalistes visant à les orienter vers une politique « violemment anti-américaine » et à les détourner « de toute conception antibolcheviste ». Chesham proposa de constituer en Angleterre une force qui « agirait directement contre les bases militaires américaines » ainsi qu'un front populaire anti-américain, qui pourrait obtenir des fonds de l'ambassade soviétique [71].

Le dernier ouvrage de Yockey, *Le Monde en flammes* [72], publié en 1961, l'année de sa mort, réaffirma sa position à l'égard de l'attitude de la Russie et de l'Amérique envers l'Europe. Yockey y prédit une Troisième Guerre mondiale et observa que « les Russes sont combatifs, à cause de la nature barbare de leurs soldats » ; les soldats américains « ne valent absolument rien » [73]. Pour lui, la politique russe était « stupide » en comparaison avec la politique américaine ou spécifiquement « sioniste », qu'il jugeait « malveillante » [74].

La Russie d'aujourd'hui et de demain

Autant Yockey s'est trompé dans les détails, autant sa perception de ce que Spengler appelait « les grandes lignes de l'histoire » était correcte. Les principales théories de Yockey sur la realpolitik sont donc importantes aujourd'hui et dans un avenir proche comme méthode d'analyse historique et politique.

Yockey a bien vu que l'URSS avait changé d'orientation depuis l'éviction de Trotski. Il a correctement identifié deux « bolchevismes » dans le sens où il entendait ce terme, à savoir une attaque contre l'organisme culturel occidental : le « bolchevisme » de Moscou et le « bolchevisme » de Washington et de New York. Il considérait le « bolchevisme » militariste des « barbares russes » comme moins dangereux à long terme pour l'organisme culturel occidental que le « bolchevisme culturel » de l'Amérique.

Ce « bolchevisme culturel » existe bien au sens propre du terme aux États-Unis et peut aujourd'hui être identifié de manière plus spécifique qu'à l'époque de Yockey. Comme il l'a bien vu, le trotskisme-bolchevisme est resté une tactique importante de la politique étrangère américaine pendant la guerre froide dans le but de subvertir le bloc soviétique. Les staliniens avaient raison de décrire le trotskysme comme un outil du « capital international ».

L'organe spécifique de propagation du « bolchevisme culturel » aux États-Unis était le Congress for Cultural Freedom, fondé principalement pour (1) déstabiliser l'Union soviétique et (2) rallier les gauchistes non staliniens et anti-staliniens, y compris les communistes, à la politique américaine de guerre froide. La haine que concurent les trotskistes pour l'URSS après le second exil de leur idole était telle qu'ils étaient prêts à se vendre à tout parti anti-russe. Fondé en 1949, le Congress for Cultural Freedom est issu des Americans for Cultural Freedom, créés dans les années 30 par le professeur Sidney Hook, un trotskiste américain de premier plan qui continua à se décrire comme un « menchevik de toujours » même après s'être vu décerner le Freedom Award par Ronald Reagan, et le pédagogue fabien John Dewey. Parmi les autres membres importants du mouvement, citons le menchevik Sol Levitas, co-rédacteur avec Hook de The New Leader et ancien collaborateur de Trotski et de Boukharine ; et le correspondant européen de The New Leader, Melvin Lasky, un autre trotskiste américain chevronné, qui devint un des principales figures du Congress et des magazines Partisan Review et Encounter [75].

C'est de ces milieux trotskistes liés à la CIA que naquirent au cours de la guerre froide ce que l'on appelle aujourd'hui les néo-conservateurs, dont le mouvement n'est ni « nouveau » ni « conservateur »[76].

Ainsi, comme l'a compris Yockey, la politique du régime de Washington est celle du bolchevisme trotskiste. Cela est vrai tout autant aujourd'hui qu'à l'époque de Yockey. Alors que la Russie, redevenue une superpuissance, est de nouveau confrontée à l'hégémonie mondiale des États-Unis après la brève parenthèse libéralo-démocrato-oligarchique d'Eltsine, le régime de Washington continue d'exporter la « révolution mondiale permanente » par une politique totalement trotskiste, même si elle est menée sous couvert de « conservatisme ».

Dans les hautes sphères de la politique étrangère américaine, cette stratégie trouve son expression dans une « révolution mondiale » néo-trotskiste. Par exemple, le major Ralph Peters a écrit un article intitulé « Constant Conflict », qui ressemble étonnamment à la « révolution permanente » de Trotski. Peters, conseiller auprès de l'administration américaine sur les futures tactiques de guerre, déclare que « les luttes culturelles et économiques seront plus soutenues et finiront par être plus décisives... Nous sommes entrés dans une ère de conflit permanent... Nous créons un nouveau siècle américain, dans lequel les Américains deviendront encore plus riches, culturellement plus dangereux et de plus en plus puissants ». Il décrit la démocratie comme la « version libérale de l'impérialisme », « Hollywood va là où Harvard n'a jamais pénétré ». Les élites traditionnelles se réduisent comme peau de chagrin et sont remplacées par des « figures telles que Bill Gates, Steven Spielberg, Madonna... La culture américaine contemporaine est la plus puissante de l'histoire et la plus destructrice des cultures concurrentes... Les accrocs à notre empire culturel – hommes et femmes, partout dans le monde – en redemandent. Et ils paient pour le privilège d'être désillusionnés... La culture américaine est critiquée pour son impermanence, ses produits 'jetables'. Mais c'est là que réside sa force. Ainsi, la culture américaine, n'étant fondée sur aucun idéal traditionnel, n'atteint jamais sa fin, mais est en perpétuelle évolution. Notre puissance militaire a un fondement culturel.... La culture américaine est contagieuse, une épidémie de plaisirs... Hollywood prépare le champ de bataille et les hamburgers précèdent les balles. Le drapeau suit le commerce. Quoi de plus menaçant pour les cultures traditionnelles [77] ? »

Peters présente franchement comme une stratégie tactique précisément ce que Yockey appelait dès la fin des années 1940 la « syphilis éthique » d'Hollywood et la « lèpre spirituelle » de New York.

De même, un idéologue et analyste politique néo-conservateur de premier plan, Michael Ledeen, écrit que l'Amérique est « le seul pays véritablement révolutionnaire au monde, cela fait plus de 200 ans que nous le sommes. La destruction créatrice est notre deuxième prénom ». Ledeen affirme que les États-Unis « ont mené une révolution démocratique mondiale qui a renversé des tyrans de Moscou à Johannesburg... Nous avons détruit l'empire soviétique, puis nous avons renoncé à notre grand triomphe dans la troisième guerre mondiale du XXe siècle » [78].

L'Imperium occidental dont Yockey avait prédit qu'il serait le destin ultime de la civilisation occidentale n'a pas émergé comme Yockey l'avait envisagé, mais par les tactiques décrites par Ledeen et Peters et c'est l'empire du dollar.

Il est remarquable que, aux yeux de Ledeen, la guerre froide ait été en réalité la « troisième guerre mondiale du vingtième siècle». Yockey a écrit sur l'approche d'une troisième guerre mondiale entre la Russie et l'Amérique. Pourtant, cette guerre a pris une forme qui n'a pas été celle de la guerre réelle qu'il avait prédite. Rétrospectivement, il semble que les Yockeyiens de l'époque aient sous-estimé le pouvoir de la « distorsion culturelle». Il suffit de considérer à cet égard le réseau mondial de George Soros et toutes les entreprises subversives qu'il a menées, des « révolutions de couleur » dans l'ancien bloc soviétique et ailleurs au féminisme et à la libéralisation de la marijuana. Soros serait aujourd'hui considéré par Yockey comme l'incarnation parfaite du « déformateur de culture» .

Yockey a cependant eu raison de considérer l'âme religieuse et paysanne tenace (qu'il qualifiait de « barbare » et de « primitive ») du Russe comme virile et capable, en fin de compte, de repousser cette contagion spirituelle et culturelle mondiale. La Russie doit encore remplir une mission historique qui pourrait libérer l'organisme culturel occidental et créer cette nouvelle « symbiose entre la Russie et l'Europe » (et ces « colonies culturelles » plus lointaines) que prédisait Yockey, pour peu que l' »Occident » reconnaisse que le Peuple-Culture-Nation-État russe ne lui est nullement inférieur.

Kerry R. Bolton, « Francis Parker Yockey: Stalin's Fascist Advocate », International Journal of Russian Studies, vol. 3/2, juillet 2010, p. 9-35, traduit de l'anglais par B. K. (*)

Bibliographie

Ivor Benson, This Worldwide Conspiracy, Victoria, The New Times Ltd., 1972.

K. R. Bolton, Origins & Varieties of Fascism, Renaissance Press, 1997.

K. R., Bolton, Varange: The Life & Thoughts of Francis Parker Yockey, Paraparaumu, 1998.

K. R. Bolton, America, Russia and the New World Order, Origins of the Cold War & How Stalin Stymied a World State, Paraparaumu, Renaissance Press, 2002.

K. R. Bolton, Israel Reconsidered: Should Conservatives Support Zionism?, Paraparaumu, Renaissance Press, 2002.

K. R. Bolton, America's Revolutionary Mission Against the West, Renaissance Press, Paraparaumu, 2004.

K. R., Bolton, Trotskyism, Tool of Big Business, Paraparaumu, Spectrum Press, 2004.

K. R., Bolton, Was Stalin Jewish? Paraparaumu Beach, Renaissance Press, 2008.

A. K. Chesterton, The New Unhappy Lords, Hampshire, Candour Publishing, 1975.

Winston Churchill, Zionism versus Bolshevism: A Struggle for the Soul of the Jewish People, Illustrated Sunday Herald, 8 février 1920.

R. W. Clark, The Life of Bertrand Russell, Londres, Jonathan Cape, 1975.

K. Coogan, Dreamer of the Day, Francis Parker Yockey and the Postwar Fascist International, New York, Automedia, 1999.

Louis McFadden, Washington, The Congressional Record, House pages, 1934.

Dennis Fahey (Père), The Rulers of Russia and the Russian Farmers, Tipperary, Maria Regina series, n°. 7. Thurles: Co., 1948.

FBI Memorandum, 100-25647, Passport and Visa Matters, 24 novembre 1953.

A. Gannon, Frontfighter #10, Londres, février-mars 1951.

A. Gromyko., Memories, Hutchison, Londres, 1989.

M. Ledeen, Creative Destruction, National Review, 20 septembre 2001.

P. Lendvai, Anti-Semitism in Eastern Europe, Londres, MacDonald, 1972.

R. Peters, Constant Conflict, Parameters, US Army War College Quarterly, été 1997.

Léon XIII, Rerum Novarum: Rights and Duties of Capital and Labour, 1891.

Pie XI, Quadragesimo Anno, 1930.

C. Quigley, Tragedy & Hope: The History of the World In Our Time, New York, The MacMillan Co., 1962.

B. Russell, Has Man a Future?, Penguin Books, 1961.

Frances Stonor Saunders, The Cultural Cold War, New York, The New York Press, 1999

W. Cleon Skousen, The Naked Capitalist, Utah, publié à compte d'auteur, 1971.

Oswald Spengler, The Hour of Decision (1934), New York, Alfred A Knopf, 1962.

Oswald Spengler, *The Decline of the West* (1918), Londres, George Allen & Unwin 1971.

F. P. Yockey, *Tragedy of Youth*, (in *Yockey: Four Essays*, New Jersey, Nordland Press, 1971), Social Justice, April 21, 1939.

F. P. Yockey, *Proclamation of London of the European Liberation Front*, Londres, Westropa Press, 1949.

F. P. Yockey, *Prague Treason Trial, What is behind the hanging of eleven Jews in Prague?*, (in *Yockey: Four Essays*, New Jersey, Nordland Press, 1971) 1952.

F. P. Yockey et H Keith Thompson, *The World In Flames, An Estimate of the World Situation*, (in *Yockey: Four Essays*, New Jersey, Nordland Press, 1971), 1961.

F. P. Yockey, *Imperium*, (1948), Noontide Press, 1969.

F. P. Yockey., *Yockey: Four Essays*, New Jersey, Nordland Press, 1971.

F. P. Yockey et Revilo P. Oliver, *The Enemy of Europe (Yockey)*, *The Enemy of My Enemies* Revilo P Oliver, West Virginia, Liberty Bell Publications, 1981.

Notes

[1] Coogan, 1999, p. 92.

[2] En particulier les encycliques papales : Léon XIII, 1891 ; Pie XI, 1930.

[3] Par exemple, les Chemises Bleues irlandaises du général O'Duffy, la National Union for Social Justice du père Coughlin aux États-Unis et le régime de Dollfuss en Autriche, parmi beaucoup d'autres à l'époque, étaient directement inspirés par la doctrine sociale catholique.

[4] En 1930, Coughlin porta sa première attaque contre les représentants du « capitalisme financier » dans l'émission qu'il présentait sur CBS, écoutée par 40 millions de personnes. Bolton, USA : Coughlin & Social Justice, Renaissance Press, 1997, p. 110-2.

[5] Coughlin lança un hebdomadaire en 1936 ; il avait 900 000 abonnés. Bolton, 1997, p. 111.

[6] Coogan, 1999, p. 55.

[7] Ibid., p. 92.

[8] Yockey, 1939.

[9] Même des agences de renseignement diplomatiques et militaires de haut niveau ont fait état de l'implication des Juifs dans le bolchevisme, implication à laquelle la plupart des cercles influents de

l’Église catholique croyaient. Par exemple, l’éminent théologien catholique, le père Dennis Fahey, *The Rulers of Russia and the Russian Farmers*, 1948.

[10] Voir, pour des éléments biographiques, Coogan, op. cit. et Bolton, 1998.

[11] Spengler, 1971. L’œuvre maîtresse de ce philosophe-historien allemand conservateur-révolutionnaire est *Le Déclin de l’Occident*, dans laquelle il expose une morphologie de l’histoire fondée sur l’idée de croissance et de décadence organiques et cycliques des cultures.

[12] Yockey, *Imperium, Cultural Vitalism : (a) Culture Health ; (b) Culture Pathology*, 1969, p. 245-416.

[13] Yockey, *Imperium*, 1969, p. 612-9.

[14] Par exemple, un excellent auteur et journaliste, Ivor Benson, ancien conseiller en matière d’information auprès du gouvernement rhodésien sous Ian Smith, soutenait que la discorde entre le sionisme et l’URSS n’était guère plus qu’une querelle de famille, une continuation de la discorde de famille, à laquelle se réfère Chaim Weizmann et al. Benson, 1972, p. 92-9, entre le sionisme et le bolchevisme, qui se disputaient l’allégeance des Juifs de l’Est. Il est intéressant de noter que le titre de son livre, *This Worldwide Conspiracy*, est une paraphrase de l’article de Winston Churchill *Zionism versus Bolshevism*, 1920. Il convient également de noter que Benson semble avoir placé *Imperium* dans la liste des lectures recommandées qu’il incluait dans ses livres, bien qu’il ne semble pas avoir adopté le point de vue de Yockey sur la Russie. Un autre excellent écrivain, A K Chesterton (1975, p. 246), était d’avis que « depuis 1917, la polarité entre les États-Unis et l’Union soviétique était fictive... ». Le point de vue de Chesterton, impérialiste britannique convaincu, est compréhensible, étant donné que les intérêts coloniaux britanniques et européens étaient attaqués et mis à mal à la fois par les États-Unis et l’URSS, qui cherchaient à combler le vide.

[15] Spengler, 1971. Spengler s’est inspiré des saisons pour décrire les cycles de naissance culturelle (printemps), de floraison culturelle (été), de maturité culturelle et civilisationnelle (automne), de déclin civilisationnel et de mort (hiver). Dans le dernier cycle d’une civilisation, où l’éthique de l’argent domine, une figure césarienne apparaît en réaction pour restaurer le sentiment antérieur de grandeur. Spengler voyait ce futur « Césarisme » comme le « destin » de l’Occident (voir en particulier les dernières pages de Spengler, op. cit., 1971, p. 506-7). Si ses relations avec les hitlériens étaient loin d’être amicales, il voyait dans le fascisme italien le césarisme naissant qu’il avait prédit (voir Spengler, *The Hour of Decision*, 1962, p. 230).

[16] Yockey, op. cit. *The Twentieth Century Historical Outlook*, 1969, p. 3-110.

[17] Spengler, 1962, p. 492. « Il n’y a pas un mouvement prolétarien, ni même communiste qui, sans que les idéalistes parmi ses chefs en eussent conscience en quelque manière, n’agisse dans l’intérêt de l’argent, dans la direction voulue par l’argent et pendant la durée fixée par l’argent. »

[18] Yockey, *Russia*, 1969, p. 579-80.

[19] Dans Imperium, Yockey expose ses théories morphologiques de la distorsion et du parasitisme culturels, selon lesquelles des éléments étrangers à une culture ont un effet pathologique sur cette culture.

[20] Yockey, 1969, p. 579-80.

[21] Ibid., p. 582.

[22] Ibid., p. 586.

[23] Pour les concepts « raciaux » de Yockey, voir Imperium, Cultural Vitalism, (A) Cultural Health, 245-354. Yockey, contrairement aux idéologues du racisme national-socialiste [voir, pour une réfutation de cette idée reçue, <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2015/12/02/apercu-sur-le-racisme-national-socialisme/>] ainsi que la version augmentée de cette étude in Julius Evola, Synthesis of the Doctrine of Race, Cariou Publishing, 2021, Appendix 1: On National-Socialist Racism, p. 243-70,) considérait le racisme biologique comme une idée matérialiste du XIX^e siècle, alliée au darwinisme. La conception « raciale » de Yockey est une synthèse du spirituel et du culturel, façonnée par le paysage et les circonstances historiques. Elle est similaire à celle de Spengler, Decline, op. cit.

[24] Coogan, op. cit., p. 169-72. L'ELF porta des attaques cinglantes contre la personne même de Mosley dans un article de la lettre d'information de l'ELF intitulé « ‘Fuhrer’ in Search of a Following!!! » (Gannon A., Frontfighter #10, février-mars 1951).

[25] Le numéro de Frontfighter du 7 novembre 1950 fait référence (p. 3) à des réunions sur les places de marché des principales villes du Nord de l'Angleterre et des Midlands du Nord depuis avril. Le rédacteur, Thomas Davies, en tant que directeur de la propagande, déclare que les réunions ont eu beaucoup de succès et que, avec l'arrivée de l'hiver, elles se sont tenues à l'intérieur.

[26] Yockey, III. The Mission of the Liberation Front, 1949, p. 28.

[27] Ibid.

[28] Ibid.

[29] Ibid.

[30] Ibid., p. 29.

[31] What the Front is fighting for (Ce pour quoi le Front se bat), point 5, Frontfighter, n° 23, avril 1952.

[32] Yockey, 1949, p. 30. [Yockey ajoute : « Le fait est que seule l'intervention américaine dans la Seconde Guerre mondiale empêcha l'Europe de détruire complètement la Russie bolchevique en tant qu'unité politique. L'actuel Empire russe est donc une création de l'Amérique. Jamais au cours des 500 ans de l'histoire russe la Russie n'a été capable de se frayer un chemin sans aide vers l'Europe. Elle n'a envahi la Prusse contre le grand Frédéric qu'avec l'aide de la France, de l'Autriche et de la Suède. Elle n'a envahi la France en 1814 et 1815 qu'avec l'aide de l'Angleterre, de l'Autriche et de la Prusse. Elle n'a

envahi l'Europe en 1945 qu'avec l'aide de l'Amérique. La Russie n'est une menace que pour une Europe divisée ; une Europe unie peut détruire la puissance de la Russie au moment où elle le décidera. C'est un mensonge grossier de dire que l'Europe ne peut se défendre contre la Russie. Croit-on que l'Europe puisse oublier les connaissances qu'elle vient d'acheter avec le sang de millions de ses fils ? Croit-on que l'Europe puisse oublier que le régime judéo-américain et lui seul a amené les armées rouges au cœur de l'Europe ? Pense-t-on que l'Europe peut oublier que l'ennemi intérieur, avec sa démocratie libérale-communiste, a conduit l'Europe dans cet abîme ? L'Europe se souvient et elle sait que la démocratie libérale est la créature de l'abîme, l'esprit de négation qui cherche un abîme toujours plus profond. Cette créature a détruit un empire mondial et maintenant elle demande la confiance de l'Europe pour mener une nouvelle croisade ». N.D.T]. [il semble y avoir un « intrus » dans cette énumération. Paul-Henri Spaak (1899 – 1972) était un politicien belge qui est considéré comme l'un des Pères fondateurs de l'Europe, mais, sauf erreur de notre part, aucun politicien à l'époque ne s'appelait Lie. Yockey a donc personnifié le mensonge. De Gaulle il nous a laissé ce portrait saisissant de vérité : « De Gaulle n'est pas un grand homme, mais s'il est capable d'obtenir l'indépendance de la France, il se trouvera immédiatement le chef spirituel de toute l'Europe, tout petit qu'il est. De Gaulle est un crétin, mais les gens suivront même un crétin, s'il incarne leurs sentiments les plus profonds, les plus naturels et les plus instinctifs. La force motrice de de Gaulle est une vanité incommensurable. Même Churchill, l'incarnation de l'idée de Vanité elle-même, se contentait d'être un cadre sioniste de premier plan et d'un grand bureau. Mais De Gaulle veut plus : il veut être l'égal des maîtres qui l'ont créé et l'ont gonflé comme un ballon de baudruche. Grâce à la force spirituelle sur laquelle il s'est accidentellement posé – le désir européen universel de neutralité – il peut même réussir. Un idiot pourrait sauver l'Europe. L'histoire a vu des choses aussi étranges », The Tragedy of Youth, Social Justice, 21 août 1939 ; réimprimé dans Four Essays, Union, NJ, Atlantis Archives, 1972, 1-2. N.D.T]

[33] Yockey, Prague Treason Trial, publié à l'origine sous le titre de What is behind the hanging of eleven Jews in Prague ? Selon « DTK » dans la préface de Yockey : Four Essays, les partisans de Yockey aux États-Unis ont fait circuler le manuscrit sous la forme d'un « communiqué de presse » ronéotypé, daté du 20 décembre 1952. N.D.T.]

[34] Ibid., p. 1.

[35] Lendvai, 1972, p. 243-5.

[36] Ibid., p. 260-97.

[37] Yockey, 1952, p. 1.

[38] Voir, au sujet du contexte des premières relations entre l'URSS et Israël et l'orientation pro-soviétique des dirigeants sionistes, Bolton, Israel Reconsidered, 2002.

[39] Voir supra, note 14.

[40] Yockey, 1952, p. 1.

[41] Ibid., p. 1-2.

[42] Ibid., p. 2.

[43] Voir, par exemple, le compte rendu du livre de Quigley par W Cleon Skousen, 1971.

[44] Quigley, 1962, p. 893.

[45] Ibid., p. 895.

[46] Gromyko, 1989.

[47] Clark, 1975.

[48] Russell B., 1961.

[49] Ibid. Voir, au sujet du contexte dans lequel le Plan Baruch a été établi et de la proposition américaine d'un gouvernement mondial sous l'égide de l'ONU, Bolton, America, Russia and the New World Order, 2002.

[50] Yockey, 1952, p. 1.

[51] Ibid., p. 2.

[52] Ibid., p. 3.

[53] Ibid., p. 5.

[54] Ibid., p. 6.

[55] Ibid. L'une des affirmations courantes des « antisémites » des années 30 était que Staline était juif et qu'il œuvrait à la domination des Juifs autant que son rival déchu Trotsky, bien que par des méthodes différentes. Par exemple, le député McFadden déclara devant le Congrès en 1934 que Staline était un Juif géorgien. Selon l'interprétation la plus commune, le nom de Staline, Djougachvili, signifie « fils de Juif », car, en géorgien, « Dzu » ou « Ju » signifie « Juif ». L'arrière-petit-fils de Staline, Jacob Djougachvili, m'a écrit en 2008 à propos de ce nom : « 'Juifs' se dit en géorgien 'Ebraeli', donc la théorie selon laquelle ce nom signifie « fils de juif » est tout simplement fausse. » [voir <https://elementsdeducationraciale.wordpress.com/2014/10/30/staline-et-la-question-juive/>, note 3]

[56] Ibid., p. 6-7.

[57] Ibid. p. 7-8.

[58] Ibid., p. 8-9.

[59] T. Francis, Annexe I, A note on Yockey's Career, The Enemy of Europe (Yockey), The Enemy of My Enemies Yockey, 1981.

[60] Ibid., p. 135.

[61] Yockey, Introductory Note, *The Enemy of Europe*, ibid., p. 1.

[62] Coogan, 1999, p. 399-400.

[63] T. Francis, op. cit., p. 135.

[64] Ibid. Quelques exemplaires en furent expédiés aux États-Unis et une édition anglaise en fut publiée en 1981 par Liberty Bell Publications.

[65] Yockey, Introductory Note,, op. cit., p. 2.

[66] Yockey, op. cit., p. 83.

[67] Ibid., p. 84.

[68] Mémorandum du FBI, 1953.

[69] Ibid., p. 6.

[70] Ibid., p. 7.

[71] Ibid., p. 7-8.

[72] Yockey, Thomson, *The World In Flames, An Estimate of the World Situation*. Selon l'introduction de Yockey : Four Essays, dans lequel a été publié *The World in Flames*, quelques rares exemplaires en furent distribués en février 1961. H. Keith Thompson, avec qui Yockey l'avait écrit, nous a dit lui-même avoir rédigé notamment les passages qui faisaient l'éloge des régimes neutralistes du tiers-monde. J'ai été en communication avec Thompson au cours des années qui ont précédé sa mort. Dans l'une des premières lettres qu'il m'a envoyées, il déplorait l'état du monde depuis la disparition de l'URSS.

[73] Yockey, Thompson, 3, IV, 1961.La preuve de la nullité de l'armée américaine, lorsque, sous le régime de la distorsion culturelle, elle est confrontée à un peuple spartiate et coriace, a été faite par la guerre par procuration que les deux pays se sont livrés au Vietnam.

[74] Ibid, VII, 1961, p. 6.

[75] Saunders, 1999. Cet article examine les liens de la gauche anti-russe avec les États-Unis, y compris la CIA, pendant la guerre froide. Voir, au sujet des connexions trotskystes avec la finance internationale et les États-Unis. Bolton, 2004.

[76] Bolton, ibid, Trotskyism, Origins of Neo-Cons, 2004, p. 13-7. [quatre arguments sont formulés à l'appui de la thèse de l'origine trotskiste du néoconservatisme états-unien : « Le premier est que la genèse ou les 'racines' du néoconservatisme se trouvent dans le mouvement trotskiste américain et, plus précisément, que la première génération de néoconservateurs était composée d'anciens trotskystes. Dans cette version, une attention particulière est accordée à Irving Kristol, qui est cloué au pilori en tant que cinquième colonne de l'influence trotskiste au sein du conservatisme. Le deuxième est que les membres de la deuxième génération de néoconservateurs, c'est-à-dire la génération actuelle,

étaient autrefois des disciples du trotskiste hérétique Max Shachtman. À travers eux, le néoconservatisme aurait conservé certains des grands principes, bien que sous une forme modifiée, du ‘Shachtmanisme’. Troisièmement, le néoconservatisme aurait conservé les ‘méthodes’ et les ‘caractéristiques’ du trotskisme, en particulier celles des premiers néoconservateurs et serait donc une forme de trotskysme ‘inversé’. Le dernier argument, peut-être le plus connu, est que les néoconservateurs adhèrent à la théorie de la révolution permanente de Léon Trotski et qu’ils ont mis cette théorie en pratique à travers leur rôle dans l’administration Bush » (William F. King, *Neconservatives and ‘Trotskyism’, American Communist History*, vol. 3, n° 2, 2004, p. 250, qui entend réfuter à la thèse selon laquelle le néo-conservatisme états-unien trouve ses racines dans le trotskisme et rappelle en préambule que cette accusation a été portée contre les « néo-cons » par les paléo-conservateurs états-uniens au début des années 1990. Voici sa conclusion : « Seuls quatre des premiers néoconservateurs ont été trotskystes. La petite minorité de néoconservateurs impliqués dans le mouvement l’ont traversé brièvement et marginalement à la fin de leur adolescence. Aucune influence substantielle de cette période ne subsiste, si ce n’est une opposition au marxisme et au trotskisme et en fait au socialisme sous toutes ses formes.

2. Aucun des néoconservateurs de la deuxième génération n’a jamais été ‘Shachtmanites’. Un petit nombre des néoconservateurs actuels ont été des dirigeants, avec Max Shachtman, de l’aile droite du Parti Socialiste à la fin des années 60. Cependant, aucun des futurs néoconservateurs n’a jamais adhéré au quasi-trotskisme qui caractérisait le ‘shachtmanisme’ historique avant 1958.

3. L’affirmation selon laquelle le néoconservatisme est un ‘trotskisme inversé’ repose sur une méthodologie excessivement abstraite. En se concentrant sur des éléments du trotskysme qui ne sont pas centraux ou définitifs, elle vide le terme de son sens. Une telle approche est en fin de compte fausse et trompeuse, car elle implique qu’il existe un lien entre le néoconservatisme et le trotskysme qui ne peut être démontré par des preuves historiques.

4. L’accusation selon laquelle les néoconservateurs adhèrent à et mettent en œuvre la théorie de la révolution permanente de Trotski est fondée soit sur une mauvaise lecture, soit sur une ignorance pure et simple de la théorie de Trotski. En tentant d’établir un lien entre la révolution permanente et la théorie néoconservatrice du globalisme démocratique, l’accusation déforme les deux théories.

Quelle que soit la version de l’affirmation sur laquelle on se concentre, il est clair qu’il n’y a pas de lien substantiel entre le néoconservatisme et le trotskisme américain » (p. 265-6) ; [voir, pour une argumentation opposée, Kerry R. Bolton, *America’s ‘World Revolution’: Neo-Trotskyist Foundations of U.S. Foreign Policy*, 3 mai 2010, <https://www.foreignpolicyjournal.com/2010/05/03/americas-world-revolution-neo-trotskyist-foundations-of-u-s-foreign-policy>. N.D.T.]

[77] Peters, 1997. Peters était à l’époque affecté au bureau du chef d’état-major adjoint pour le renseignement.

[78] Ledeen, 2001. Ledeen est chercheur résident à l’American Enterprise Institute et a occupé de nombreux postes gouvernementaux et universitaires de haut niveau. Les essais de Peters et de Ledeen

ainsi que des commentaires et des analyses ont été réimprimés dans Bolton, America's Revolutionary Mission Against the West, 2004.

(*) Kerry Bolton est un auteur et activiste politique néo-zélandais. Il a été membre du New Zealand Democratic Nationalist Party de 1976 à 1991, a appartenu au New Zealand National Front (NZNF) dans les années 1980 (« Nazis, Zap And Trim Out », The New Zealand Herald. 20 juin 1983. p. 2) et au Temple of Set, a fondé en 1990, suite à des désaccords avec d'autres membres, l'Order of the New Zealand National Front (NZNLeft Hand Path (OLHP) (Gavin Baddeley, Paul Woods [éd.] Lucifer Rising: A Book of Sin, Devil Worship and Rock 'n' Roll. Plexus Publishing, 2000, p. 221), groupe d'étude fondé sur les idées de Nietzsche, Jung et Spengler et rebaptisé deux ans plus tard Ordo Sinistra Vivendi (Jeffrey Kaplan et Leonard Weinberg, The emergence of a Euro-American radical right. New Jersey, Rutgers University Press. 1998, p. 143), avant de fonder en 1994 le Black Order, qui, selon Goodrick-Clarke (Black Sun: Aryan Cults, Esoteric Nazism, and the Politics of Identity. New York: New York University Press, 2003, p. 227), « se disait constituer un réseau mondial de loges nationales en Grande-Bretagne, en France, en Italie, en Finlande, en Suède, en Allemagne, aux États-Unis et en Australie, dédiées à la promotion du national-socialisme, du fascisme, du satanisme, du paganisme et d'autres aspects du Darkside européen » ; son bulletin trimestriel, The Flaming Sword, auquel a succédé le fanzine The Nexus, a publié des entretiens avec, entre autres, James Mason, Charles Manson, George Eric Hawthorne, Varg Vikernes, le musicien autrichien Kadmon, David Myatt et Miguel Serrano, des articles sur le thulianisme, le Wewelsburg, des études sur Julius Evola, Savitri Devi et Ezra Pound, des hommages à d'anciens dirigeants SS ainsi qu' »une réimpression du Mass of Heresy de l'Order of the Nine Angels [et] des contributions de David Myatt sur l'empire galactique, la stratégie éonique et la magie cosmologique du national-socialisme » (Goodrick-Clarke, op. cit., p. 227-8) Toujours selon Goodrick-Clarke (op. cit., p. 227), « [l]e Black Order n'est pas conçu seulement comme un groupe d'étude ou une maison d'édition, mais comme un front militant visant à mobiliser des groupes de musique et des groupes politiques afin d'accomplir le 'Wyrd de notre Civilisation et de l'Aeon post-occidental' ». « Dans l'respect de l'intérêt croissant de Bolton pour Francis Parker Yockey en tant que théoricien de la 'troisième voie', [The Nexus] a reconnu dans les révolutionnaires communistes Mao-Tse-Toung et Che Guevara ses alliés contre le capitalisme mondialiste de « l'hégémonie mondiale ploutocratique américain ». Dans sa quête d'alliés de gauche et de droite dans sa lutte contre le « Nouvel Ordre Mondial », Bolton marque ainsi son affinité avec les nouvelles alliances « national-socialistes » ou rouge-brun de la Russie post-communiste et de groupes tels que Nouvelle Résistance de Bouchet et National Revolutionary Faction de Troy Southgate en Angleterre. Bolton célèbre également Staline comme un leader nationaliste fort [...] [il] affirme que Staline a détruit les anciennes élites révolutionnaires bolcheviques en les qualifiant de 'zionistes' et d'"agents du capitalisme international'. Dans sa quête de rebelles au « nouvel ordre mondial », Bolton fait l'éloge de nations en développement telles que l'Inde et la Malaisie parce qu'elles rejettent les politiques de libre-échange en échange de prêts du Fonds monétaire international. L'intervention occidentale au Kosovo est condamnée comme la tentative du « nouvel ordre mondial » de soumission d'une nation souveraine qui cherche à maintenir son homogénéité ethnique contre la mondialisation et le multiracialisme » (ibid., p. 230). En 1996, peu après avoir publié Dietrich Eckart:

Hitler's Occult Mentor (Renaissance Press, 1995) et Lovecraft's Fascism: The Political Views of H. P. Lovecraft (Renaissance Press, 1995), Bolton a fondé The Thelemic Society, tentative de fusion des enseignements de l'occultiste Aleister Crowley avec la philosophie de Friedrich Nietzsche dans une ligne politique de droite. « Il est maintenant vital pour les Thélémites de déclarer notre guerre sainte contre les vestiges de l'Ancien Aeon ; d'ouvrir la voie au Nouvel Aeon, Celui de la Force et du Feu, de l'Enfant Couronné et Conquérant », est-il dit dans le manifeste du groupe (*ibid.*, p. 228). Bolton a publié à la même époque Aleister Crowley and the Conservative Revolution (1996) et The Warrior Mage (1996). En 1997, il a co-fondé le New Zealand Fascist Union (Mattias Gardell, Gods of the Blood: The Pagan Revival and White Separatism, Durham et Londres, Duke University Press, 2003, p. 294). En 2004, il a été secrétaire du New Zealand National Front (Tony Wall, « A picture of white supremacy », Sunday Star – Times, Wellington, Nouvelle-Zélande, 9 mai 2004, p. A.11) et porte-parole de New Right (« Hate posters in New Zealand ». Papua – New Guinea Post – Courier. Port Moresby. 15 décembre 2005. p. 9). Depuis 2021, il participe régulièrement aux activités en ligne et aux réunions de l'organisation Action Zealandia (Action Zealandia, NZ's largest neo-Nazi group, on the hunt for new recruits ». NZ Herald, 8 août 2021). Ces dernières années, il a été publié dans diverses revues (The Foreign Policy Journal, International Journal of Social Economics, Geopolitika, India Quarterly, Irish Journal of Gothic and Horror Studies, etc.) et sur leurs sites Internet. Il est co-éditeur, avec l'historien grec Dimitris Michalopoulos, de la revue Ab Aeterno, fondée en 2010 et qui compte parmi ses collaborateurs Tomislav Sunic et Alexander Dugin. Outre ceux qui ont été mentionnés plus haut, ses livres principaux sont, par catégories : Origins & Varieties of Fascism: A Pictorial History (Renaissance Press, 1997), Thinkers of the Right: Fascism, Nationalism & Elitism Amongst the Literati (Luton Publications, 2002), Portraits & Principles of World Fascism (Renaissance Press, 2003), Nazism?: An Answer to the Smear-Mongers (Renaissance Press, 2005), Revolution from Above (Arktos Media, 2011) ; Perón and Perónism (Black House Publishing, 2014), Zionism, Islam and the West (Black House Publishing, 2015) ; Rudolf Steiner & the Mystique of Blood & Soil (Renaissance Press, 1999), Otto Strasser's « New Europe » (Renaissance Press, 2011), Stalin: The Enduring Legacy (Black House Publishing, 2012), Yockey: A Fascist Odyssey (Arktos Media, 2018) ; Religion, Mysticism and the Myth of the « Occult Reich » (Inconvenient History, 2015), The Occult and Subversive Movements: Tradition & Counter-Tradition in the Struggle for World Power (Black House Publishing, 2017) ; The Holocaust Myth: A Sceptical Enquiry (Spectrum, 2000) ; The Kosher Connection: Drugs, Israel, Gangsters & Zionism (Renaissance Press, 2002), Mel Gibson & the Pharisees (Renaissance Press, 2003), The Banking Swindle (Black House Publishing, 2013), Opposing the Money Lenders: The Struggle to Abolish Interest Slavery (Black House Publishing, 2016) ; Geopolitics of the Indo-Pacific (Black House Publishing, 2013) , The Psychotic Left: From Jacobin France to the Occupy Movement (Black House Publishing, 2013) ; The Decline and Fall of Civilisations (Black House Publishing, 2017) ; The Perversion of Normality: From the Marquis de Sade to Cyborgs (Arktos Media Ltd, 2021) ; Yockey and Russia: Francis Parker Yockey: The USSR's American Rightist Advocate (Renaissance Press, 2009 ; Francis Parker Yockey et la Russie, Ars Magna, 2010), dont le présent article – qui sera suivi prochainement d'une traduction de l'introduction de Bolton à sa prochaine édition de The Ennemy of Europe – est une première mouture et Russia and the Fight Against Globalisation (Black House Publishing, 2018).